

W takiej koncepcji literackiej literatura trywialna zajmuje miejsce między literaturą „uczonną”, wyższego rzędu a rozrywkową czy też folklorem. W pojęcie schematu literackiego wchodziłyby między innymi znane gatunki literackie, jak powieść przygodowa, kryminalna, miłosna, westerny.

W kolejnych rozdziałach książki („Die Struktur von Liebesromanen”, „Das System der Pornographie”, „Die Entstehung eines Systems: Der Schauerroman”) badane są struktury i systemy w świetle schematu literackiego: romansów, powieści pornograficznych, miłosnych, sensacyjnych oraz kryminalnych. Autor pilnie śledzi trudności krytyki w kształtowaniu się nowej koncepcji literackiej, która towarzyszyła powstawaniu i kształtowaniu się określonego modelu literackiego.

W każdym z tych typów literatury odkrywamy oddziaływanie wyraźnych schematów. Romans to współdziałanie partnerów krzyżujące się z przeciwdziałaniem kontrpartnerów; pornografia to pozorowanie akcji powieściowej dla demonstrowania fizjologii seksu; western to schemat „kryminału” przeniesiony w dekoracje Dzikiego Zachodu, z „detektywem” w roli głównego bohatera. Wreszcie powieść grozy to zrealizowana metafizyka bez metaforycznych motywacji. Badanie tych form to dziedzina literatury, socjologii, ale też i psychologii. Temu zagadnieniu poświęcony jest rozdział pod tytułem „Die Schwierigkeiten der Kritik”.

Model literacki ujmuje wszystkie relewantne punkty widzenia: tekst literacki, autora, produkcję, dystrybucję i czytelnika.

Ostatni, ósmy rozdział książki, „Die Überschneidung zweier Systeme: Die Kriminalromane Friedrich Glausers”, dotyczy powieści kryminalnych Friedricha Glausersa, w Polsce nie znanego, którego utwory są ciekawą kontaminacją struktur różnopoziomowych.

Omawiana książka zasługuje na uwagę literaturoznawców chociażby dzięki próbie klasyfikacji literatury. Znajdujemy w niej również analizę poglądów teoretycznych wielu badaczy współczesnych. Jest to niewątpliwie jedna z najlepszych interpretacji „schematu literackiego” we współczesnej literaturze, daleko wykraczająca poza dyskusję o literaturze trywialnej *sensu stricto*.

Paul Zumthor, PARLER DU MOYEN AGE. Ed. de Minuit, Paris 1980, ss. 109.

La raison profonde qui a poussé Paul Zumthor à écrire ce livre n'a été ni multiplication des recherches sur la littérature médiévale ni le désir d'être à la page ni même une continuité: ce livre, malgré ses proportions réduites, est un livre qui livre son auteur, qui dévoile son amour profond, toujours plus tenace et plus vif pour «la haute stèle hiéroglyphique que constitue la littérature médiévale».

Cette littérature offre «un faisceau d'interrogations» grâce à sa qualité de terme de référence au niveau de discours rationnels ou de réactions affectives, résultée à la fois de sa durée et de son achèvement. Son étude tend à se problématiser comme discours.

Il est à noter quelques-unes des questions qui ont engendré ce livre: le mode de connaissance que se propose le médiéviste est-il identifiable comme tel? Comment définir sa spécificité? Son domaine constitue-t-il un champ épistémique unifié par des présupposés analysables? Pour y répondre il faut analyser trois variables: le médiéviste («lecteur critique»), ce qu'il se donne pour fin de lire et la méthode de lecture qui médiatise la relation ainsi établie. Les deux derniers constituent, selon l'affirmation de l'auteur, «l'essentiel de ce livre».

Mais peut-on parler de «littérature» en parlant de cet ensemble de textes transmis surtout oralement? L'érudition esthétisante du début du siècle escamotait, sans s'en douter, l'histoire, or un des aspects fondamentaux de cette littérature, à côté de l'altérité, est l'historicité.

Ce n'est pas le sentiment d'altérité, radicale (excluant tout sentiment d'appartenance à un univers commun) ou relative (engendrant le désir d'apprendre le langage de l'Autre) qui fonde l'intérêt mais la «relation que, empêchant toute identification fallacieuse entre le sujet et l'objet, il instaure entre l'Etranger et nous», donc la corrélation avec l'histoire qui acquiert la fonction d'un mythe.

L'historicité «c'est le trait qui, dans l'étude des cultures anciennes, dans la lecture critique de textes antiques ou médiévaux, caractérise simultanément, mais séparément et différemment, celui qui lit et ce qui est lu» (p. 40). Donc la lecture critique des textes médiévaux signifie assumer une double historicité.

Au risque de se voir assurer de dramatiser, Paul Zumthor affirme que l'interrogation «quel lien unit réciproquement le langage et l'histoire?» est fondamentale puisque concernant le domaine de l'érudition et la totalité de nos présupposés épistémologiques. Ce qui compte c'est que la connaissance que nous avons du lien texte — histoire est médiata; «doublement médiatisée par les objets qu'elle isole et par le discours grâce auquel elle le fait» (p. 44).

En parlant du rapport du texte au hors-texte, l'auteur envisage ses diverses positions le long des années ainsi que l'héritage romantique où il décèle quatre présuppositions, vivantes encore (la notion d'origine, un transfert de l'idée ancienne d'utopie, le caractère intransitif de l'oeuvre «littéraire», la notion de chef-d'oeuvre), des critères contingents (unité, organicité) et une argumentation de type analogique, déductive où les textes sont des documents.

Ce «tourisme intellectuel» du XIX^e siècle à travers de «grands lieux communs qui émeuvent» et de la «sincérité» a engendré des jugements sommaires, mais l'histoire littéraire du Moyen Age survit, envers et contre tous, grâce à quelques savants, tels J. Frappier, A. Monteverdi, W. Krauss, Jauss; de nos jours une nouvelle vague s'est affirmée (R. Bezzola, Kellermann, S. Avalle, Poirion, Guiraud) à la tendance commune de trouver appui sur «le texte seul» sacralisé.

Les nouvelles méthodes aussi s'imposent et «s'il est devenu difficile de méconnaître les notions de structure et de signe, du moins l'est-il plus encore de ne point penser dispersion, perte et espoir» (p. 64). Au-delà d'une sémiologie saussuro-hjelmsléviennne, elle-même divisée en sémiotique de la communication et en sémiotique du sens, on recherche l'histoire en tant que relation existant entre le texte et nous. La tradition même acquiert le sens d'un réseau de relations qui implique l'instabilité, la remise en cause, l'ouverture sur l'inattendu en s'alliant à la mouvance propre à chaque «oeuvre». A cela s'ajoute la pratique généralisée de l'ironie engendrant l'énigme qui pourrait (?) conférer à la poésie médiévale de langue vulgaire le caractère d'une contre-culture.

Paul Zumthor définit nettement sa position par rapport aux tendances actuelles dans «la

zone plus floue d'une pensée [...] théorico-empirique», ce qui détermine du coup sa méthode: «Notre tâche consistera, dans chaque cas particulier, à deceler par quelles voies, avec quelle voix, le texte entend guider notre quête. La texte n'existe qu'en tant qu'il est lu» (p. 74). Une «solidarité active», bilatérale, «promise plus que donnée» s'établit entre le texte et le lecteur, chacun construisant l'autre. Quoi qu'on fasse, la poétique appartient à l'ordre du particulier. Faut-il ou non adopter des méthodes critiques modernes? Certainement, si l'on est en mesure de les redéfinir, de les adapter ou même de les rejeter pour les rendre propres à saisir l'historicité des textes médiévaux (par exemple, le texte médiéval est plus proche du corps de celui qui le performe et de celui qui le consomme que ne l'est le texte moderne; l'écriture vient après l'oralité provoquant un second effet de distanciation et de dispersion communicative; l'intertextualité n'est ni *sources* ni *imitatio*, etc.).

Pour découvrir l'altérité et par là, le plaisir, il faut qu'il y ait érudition; un labeur immense en deux phases: réunion des manifestations d'un même phénomène et regroupement en une unité plus vaste d'ordre rationnel, ce qui revient, *primo*, à la projection d'éléments quantitatifs et, *secundo*, à l'extrapolation d'un effet de sens. Un pluralisme de l'information, même limité par les conditions historiques, est nécessaire. Paul Zumthor ne plaide pas pour l'amateurisme ni pour quelque juxtaposition d'ignorance mutuelles; «mais bien pour une radicalisation des disciplines spécialisées, auto-rénovées, critique de leur contenu, ascétiquement rivées à leur objet concret, pourtant négatrices de toute prétention totalitaire» (p. 93).

Le discours du médiéviste s'organise sur trois plans de réalité: celui des événements (= les textes médiévaux), celui de l'histoire comme telle et celui du texte qu'il écrit. «Le premier fonde le troisième, qui interprète le second, lequel rend perceptible le premier [...] Cette structuration seconde du référentiel, cette *mimesis* spécifique [...] est d'ordre fictionnel» (p. 98).

Le savoir est devenu objet poétique engendrant le plaisir (au sens que lui a donné R. Barthes).